

MILANNGES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 21 Janvier 1848 No. 38.

CLEMENT XIV ET LES JESUITES

OU HISTOIRE DE LA DESTRUCTION DES JÉSUITES.

PAR J. CRÉTEINEAU-JOLY.

Nous avons, en toute sincérité, exprimé notre opinion sur l'opportunité de cet ouvrage de M. Crétineau-Joly. Nous avons de plus jugé la *Défense de Clément XIV*, et dit les sentiments que faisait naître dans notre cœur cette brochure, où le sarcasme est si souvent mêlé à la raison, où l'ironie pleine de personnalité a pris une trop grande place parmi les éloquentes déductions de la logique. Nous avons cherché à être justes : maintenant il nous reste une autre tâche à remplir. De tous les journaux qui se sont occupés de *Clément XIV et les Jésuites*, aucun ne s'est encore avisé, que nous sachions, d'étudier la portée de ce livre, et de suivre pas à pas l'auteur dans ses découvertes historiques.

La seconde édition qui vient de paraître, beaucoup plus complète encore, beaucoup plus riche en documents que la première, va nous fournir le sujet de ce travail ; car ce n'est pas une œuvre dans des conditions ordinaires, que cette histoire où l'honneur d'un Pape a été si malheureusement engagé, où le sacré collège, la prélature romaine et la diplomatie ont également à souffrir dans la considération de quelques-uns de leurs membres. Une pareille étude faite de bonne foi, comme le livre a été sans doute composé, ne peut produire que d'heureux résultats, c'est dans cette espérance que nous l'entreprendons.

Dans l'*Histoire de la Papauté*, par le docteur Léopold Ranke, il y a un mot qui caractérise très-bien le *Clément XIV* de M. Crétineau-Joly : « Nulle découverte authentique, dit l'historien protestant, ne peut dévaloir des faits plus fautive que ceux qui sont admis par des conjectures dépourvues de preuves. » Ce qu'écrivait le docteur Ranke a été réalisé par M. Crétineau-Joly. Les amis trop ardents de la Compagnie de Jésus, ceux qui la défendent malgré elle et contre ses propres intérêts, avaient fait de Clément XIV le portrait le plus odieux. Les adversaires des Jésuites, prenant la contre-partie de ces malédiction, transformèrent le malheureux Pontife en un prince d'un courage, d'une fermeté et d'une prévision qui avaient peine à égaler ses vertus. Dans les deux camps, on le jugea, on le peignit avec les passions que l'on ressentait, et ces gémonies, comme cette apothéose, étaient également en dehors de la vérité. M. Crétineau-Joly n'est pas, il faut en convenir, un admirateur très-enthousiaste du Pape qui a supprimé la compagnie de Jésus ; mais ses convictions ne l'entraînent point au-delà du but qu'il s'est proposé. Par un bonheur jusqu'ici plein de mystère, il est arrivé à se procurer des documents dont l'authenticité ne paraît plus contestable, et de toutes ces pièces originales, il ressort jusqu'à l'évidence que Clément XIV n'a jamais été, n'a même jamais voulu être simoniacque. Si ce crime eût été dans sa pensée, s'il se fût trouvé un jour sur sa plume, nous avons mille raisons de croire que M. Crétineau ne se serait pas fait faute de le dire. Il a tout dit, tout publié sur ce conclave où, parmi de déplorables intrigues, la grande majorité du sacré collège se révéla si forte et si incorruptible. Il a livré le secret de toutes les chancelleries et des cardinaux, ainsi que des ministres de la maison de Bourbon, et ce secret, aujourd'hui divulgué, était bien une tentative de corruption du conclave en haine de la société de Jésus ; mais le complot échoua devant la noble et religieuse attitude des cardinaux. Ce point capital ressort du livre lui-même avec une irrésistible puissance, sans que l'auteur de *Clément XIV et les Jésuites* se soit précisément proposé de le mettre en lumière.

Il y a sans doute dans ce livre des faits, des détails de meurs, des correspondances qui constrirent profondément les âmes catholiques. Il est pénible de porter ses regards sur toutes les intrigues que font jouer les ministres de France, d'Espagne et de Naples, qui rencontrent deux ou trois complices étrangers dans le sein du sacré collège et dans la prélature ; il est plus pénible encore de lire les lettres que le cardinal Malvezzi archevêque de Bologne, se permettait d'écrire à Clément XIV, et celles que le cabinet espagnol adressait à ses agents diplomatiques à Rome. Mais puisque ces tristes révélations, dont nous avons toujours contesté l'utilité, n'ont pu rester enfouies dans les archives des chancelleries, c'est du moins une consolation de trouver, dans un historien qui a cru devoir déclarer tous les voiles, une preuve nouvelle et plus irréfutable que l'élection de Clément XIV est pure de toute simonie, et que si son règne a vu un acte de malheureuse condescendance aux vœux, ou plutôt aux ordres insensés des cours, ce règne n'est pas souillé par le crime qu'on a tant reproché à cet infortuné Pontife. Sous cet aspect donc, le livre de M. Crétineau a rendu à la mémoire de Clément XIV un service dont il est juste de lui tenir compte. Il a dégagé la justice de tous les nuages que la passion avait entassés autour d'elle. Cette justice, cependant, nous paraît encore bien sévère ; et avec l'autorité même des documents évoqués par l'écrivain, nous croyons qu'il serait possible de prouver que Clément XIV ne fut ni aussi faible ni aussi héroïque que les deux partis extrêmes ont essayé de le représenter.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, au milieu des nouveaux documents rapportés dans cette seconde édi-

tion, il y en a plusieurs émanés soit du cardinal de Bernis, soit du marquis d'Aubeterre, qui expliquent des faits, des tendances que, dans la première édition, les esprits réfléchis pouvaient accepter comme une accusation. M. Crétineau a lui-même senti, en plus d'une occasion, le besoin de rectifier ses jugements, et il le fait avec une courageuse impartialité. Dans ce livre, qui est la plus complète, la plus instructive histoire de la destruction des Jésuites, tout est expliqué. On voit Pombal agir par les moyens de terreur ; Choiseul et les parlements par la ruse et l'iniquité judiciaire ; d'Aranda par le mystère, et les adversaires en sous-ordre de la société par l'injure, la calomnie et le mensonge. Au milieu de cet affaiblissement de tous les pouvoirs, symptôme précurseur de la chute des trônes, l'Église, par la voix de ses pasteurs et du sacré collège, lutte encore pour la justice, quand tout semble l'abandonner. Il y a plus d'un Christophe de Beaumont à Rome et dans le monde chrétien et, à côté de quelques prélats courtois, apparaissent de vénérables figures, des cardinaux forts comme les Albani, saints comme Castelli ou Chigi, fermes et habiles comme Fantuzzi, Rezzonico, Boschi et Torregiani.

Dans l'idée de l'auteur, qui peut-être n'a pas été parfaitement saisie à la première lecture, ce livre a dû être un juste hommage rendu à l'indépendance de la cour romaine. D'imparadonnables allusions, que nous avons sévèrement blâmées, et le scandale de certaines correspondances ont porté la discussion sur un autre terrain. Pour se rendre compte d'un ouvrage dont le but avait, dans les circonstances présentes, quelque chose d'audacieux, on se demandait : *Cui bono ?* et en écoutant les interprétations données à quelques lignes qui ont disparu, on pouvait croire qu'en effet M. Crétineau avait publié son *Clément XIV* pour détourner de la Compagnie de Jésus de nouvelles persécutions, dont la seule pensée était une injure au grand Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Église. Dans sa *Défense*, et dans cette seconde édition, l'auteur a donné un heureux démenti à ces accusations ; il faut donc juger le livre en lui-même, et le dégager des questions subsidiaires.

Nous maintenons qu'il eût été à désirer que cet ouvrage restât longtemps encore, si ce n'est à jamais, dans les limbes de la publicité. Son succès, quelque inestimable qu'il soit, ne nous fait pas changer d'opinion. La lumière même qu'il répand sur la chute des Jésuites et sur l'histoire du dix-huitième siècle, ne peut nous convaincre de son opportunité, et nous savons, de source certaine, que c'est ainsi que l'on juge à Rome. Après avoir exprimé notre vil regret que M. Crétineau-Joly, par des motifs puisés en dehors de l'obéissance chrétienne, n'ait pas cru devoir écouter les conseils de prudence et de réserve qui ne lui ont pas manqué, nous sommes obligés de discuter le bien et le mal qui ressortent de ce livre. On sent bien qu'à l'exemple de quelques écrivains, nous n'avons pas mis nos hypothèses, plus ou moins fondées, à la remorque de tant d'autres pour expliquer de quelle manière, et par quels voies, l'auteur de *Clément XIV* a pu se procurer tant et de si précieux matériaux. Qu'ils viennent des chancelleries ou des archives de quelque particulier, qu'ils aient été achetés à prix d'or ou que le hasard les ait fait tomber entre les mains de M. Crétineau, là, pour nous, n'a jamais été la question. C'est une curiosité sans profit, qui peut défrayer la conversation des oisifs ; mais dès l'instant que l'auteur ne veut pas divulguer son secret, nous croyons devoir le respecter. Les documents sont déposés depuis long-temps, et personne encore ne s'est inscrit en faux. Disons, en passant, que dans cette nouvelle édition, un dixième autographe a été publié, et que cet autographe met sur la trace de la manière dont la correspondance du cardinal Malvezzi avec le Pape Clément XIV a pu être conservée. C'est une lettre d'un confident de Malvezzi adressé à Pagliarini, un des agents les plus actifs de Pombal. Cette lettre accuse le père Buontempi, conventuel et ami de Clément XIV, d'avoir enlevé les papiers les plus précieux du souverain Pontife, et d'avoir fui Rome peu d'heures après la mort de ce Pape. Cette même lettre, féconde en révélations, est d'une très-haute importance pour l'histoire, car elle confirme des faits graves, et elle montre sur plusieurs points avec quelle facilité la calomnie se répand et s'accrédite.

De quelque manière que M. Crétineau-Joly se trouve en possession de tous les matériaux relatifs à la destruction des Jésuites, *Clément XIV et les Jésuites* est maintenant livré à la publicité ; c'est à la critique à prononcer son dernier mot sur une œuvre qui a eu tant de retentissement. Il y a au fond de ce livre une pensée catholique que nous aimons à reconnaître. L'auteur a dû croire honorer le Saint-Siège en faisant la part des choses et des hommes ; mais nous sommes bien forcés de dire qu'il a été, dans plus d'un endroit, trahi par cette pensée même de justice. En s'efforçant de rester historien impartial, en ne consultant que les manuscrits qu'il avait sous les yeux, manuscrits où souvent, trop souvent même, le scandale abonde, en proclamant le laisser-aller d'une ou de plusieurs correspondances intimes entre ministres et ambassadeurs, il a pu, sans le vouloir, porter quelques natures malveillantes ou irréfléchies à mettre en doute la sincérité des votes du sacré collège ; il a forcé des esprits incertains à voir dans l'élection d'un Pontife suprême autre chose que la vertu sacerdotale et la probité ; et cette conséquence de son livre sera tirée tôt ou tard par le protestantisme ou l'impunité. A l'heure qu'il est, protestants

et impies se liguent contre M. Crétineau pour soutenir et glorifier Clément XIV ; mais ces attaques, dont le but est évident, s'oublieront bien vite. La question des Jésuites s'effacera devant d'autres questions. Lorsqu'il sera prouvé pour tous, comme cela l'a toujours été pour nous—et nous en rendons grâce au ciel—que le glorieux Pie IX n'est pas un instrument de destruction, mais un levier de régénération par la foi, lorsqu'on le verra protéger les enfants de saint Ignace, ainsi que le Pape protège et développe tout ce qui est bon et utile au catholicisme, alors, n'en doutons pas, les hommes séparés volontairement ou involontairement de l'unité, reviendront à leurs premiers errements. Ce qu'ils feront tout d'abord, ce sera, nous le craignons fort, de s'emparer du dernier ouvrage de M. Crétineau-Joly pour le tourner contre l'Église.

Ce livre est en effet une arme à deux tranchants. D'un côté il perce à jour la conspiration ourdie contre la Société de Jésus, de l'autre il montre quelques cardinaux complices de cette même conspiration. Dans le secret du conclave qu'ils violent, ces cardinaux portent atteinte à la dignité de la pourpre. Ils s'arrangent pour sacrifier l'Église à des combinaisons politiques ; et ce scandale, si rare à Rome et dans le monde chrétien, deviendra sous d'autres plumes une accusation. On ne cherchera pas le bien qu'a voulu faire M. Crétineau, on verra le mal qu'il a révélé, et on le commentera au préjudice de la religion catholique qui a eu tant à souffrir de ces concessions funestes.

Dans le dix-huitième siècle ainsi que de notre temps, on s'acharnait sur la Compagnie de Jésus. Elle détruite, l'âge d'or allait renaitre, disait-on ; le monde devenait un peuple de frères d'où les Cain étaient à tout jamais proscrits. Cette conclusion dont on berçait les esprits en 1773, on nous la présente encore comme un mirage trompeur. Écoutons M. Crétineau tracer à la fin de son ouvrage le tableau de cette fraternité :

« Quand les Pères de la Compagnie furent forcés de sortir d'Avignon, militairement occupé par les troupes de Louis XV, ils rencontrèrent sur leur passage des religieux de divers convents. Ces religieux saluaient d'un sourire railleur les Jésuites prenant la route de l'exil : « Riez, riez, mes Pères, leur dit le recteur, nous portons la croix en tête de la procession ; nous ouvrons la marche, vous la fermez bientôt. »

« Quelques années après, le cardinal de Loménie-Brienne, ambitieux fauteur de réformes philosophiques, qui, par lâcheté, se condamna à l'apostasie et au suicide, travaillait à la sécularisation des réguliers ; l'assemblée nationale brisa leurs vœux : elle s'empara de leurs biens. Trois ans plus tard, sur les ruines de toutes les croyances, de tous les droits et de tous les temples, la Convention proclamait le culte de la raison comme le seul digne de l'univers civilisé ; la victoire promenait l'athéisme et la révolution aux quatre coins de l'Europe. Les rois, les prêtres, les riches, les pauvres mouraient indistinctement sur l'échafaud. Par grâce singulière on accordait un certificat de vie à l'Être suprême. Rome veuve de son Pontife, Rome, pressurée par d'avidés vainqueurs, se transformait en république sans liberté. Pie VI captif expirait loin de la ville sainte dans les bras d'un Jésuite ; et le monde catholique, frappé de consternation, n'avait pas assez de larmes pour déplorer la chute de ses autels et de ses trônes. Tant de calamités inouïes, qui suivirent de si près la mort des disciples de saint Ignace de Loyola, ne furent pas la conséquence immédiate d'un si grand événement ; mais cet événement les prépara ou les accéléra. Il fortifia l'audace des méchants, il atténuait le courage des bons. Les uns comprirent que l'autorité cédait toujours, les autres qu'elle ne les soutiendrait jamais. »

Dans ce tableau rétrospectif il y a peut-être l'histoire de l'avenir ou tout au moins le rêve de quelques socialistes qui s'imaginent que l'on peut aussi facilement renverser un autel qu'un trône. Les Jésuites sont encore, comme au dix-huitième siècle, le mot d'ordre donné à tous ceux qui veulent anéantir le christianisme sous la persécution suscitée par des utopies antisociales. En démasquant leur action, en déchirant d'une main courageuse le voile qui cachait tant de trames ignorées, en indiquant surtout la part que les Juifs prirent à ces événements, part dont personne ne soupçonnait encore l'existence, M. Crétineau a été bien inspiré ; mais nous croyons encore qu'il devait s'arrêter là, et nous regrettons qu'il soit allé plus loin. Plus loin il rencontrait un Pape, des cardinaux, et ce n'était pas à lui qu'il appartenait de porter la main sur des actes que de déplorables circonstances, qu'une fatale position pourraient excuser sans les légitimer.

Le procès de ce livre est plus facile à faire qu'à instruire. Il résout une des plus brillantes questions de l'histoire du monde, il l'a résout par l'évocation même des pièces originales. C'est un grand triomphe pour l'écrivain ; nous souhaitons que ce triomphe ne devienne pas un remords pour le catholique.

• M. le président Ségurier jette volontiers sa toque par dessus les moulins pour attrapper un bon mot au vol ; mais il ne varie pas assez ses formules.

Il arrive souvent, par exemple, que des avoués chargent un confrère de prendre pour eux un défaut devant la cour. Eh bien ! chaque fois que cette circonstance se présente, M. le premier président répète religieusement ce jeu de mots : « Messieurs les avoués sont forts pour se charger des défauts des autres ; il me semble qu'ils devraient pourtant avoir bien assez des leurs. »

PISE ET FLORENCE

Les antiquités d'Autun.—Ce qu'on appelle le Temple d'Apollon.—Les églises peintes.—Pont-Beauvoisin et sa douane.—L'importance du passeport quand on a passé la frontière.—Les Charmettes.—La Citerne et le Cimetière des Anglais, Livourne.—Les crépins de la Maurienne.—Le couvent du Mont-Cenis.—Arrivée à Suze.—Le pain Piémontais.—Entrée à Turin.

Suite.

Le personnage illustre qui mettait l'hôtel en émoi était un comédien de je ne sais quel théâtre de vaudeville de Paris. J'ai oublié son nom, et il faut croire qu'il ne jouit de cette immense renommée que dans les auberges et les estaminets.

J'avais hâte d'aller voir les ruines romaines dont la ville est ornée. Voici le résultat de mon examen, pour la plus grande instruction des voyageurs qui passeront à Autun après moi. Je cours d'abord au temple de Janus, édifice carré dont il ne reste que deux faces, fort majestueuses quoique fort dégradées, et qui ne sont que deux immenses arcades accolées à angle droit. Cette ruine importante est en plaines champs, où elle n'est pas un médiocre ornement au paysage. Mais néanmoins, quand on a soigneusement mesuré de l'œil cette épaisse muraille couronnée d'herbes, quand on a fait quelques tours dans l'intérieur, quand on a bien examiné le procédé de construction et de quelle solide façon les briques sont entrecroisées et scellées par un ciment indestructible, on éprouve quelque besoin de varier ces plaisirs et de passer à d'autres pièces curieuses. La seconde qui me fut indiquée est un fameux cirque dont les restes sont justement à l'autre extrémité de la ville. Arrivé sur la croupe verdoyante d'une petite colline, où il me sembla qu'on avait pratiqué quelques excavations, mais où les ondulations du sol étaient uniformément tapissées d'herbes, je cherchai le vaste Colysée, dont je ne devais pas être bien loin. Je ne vis rien de pareil dans la campagne. J'arrêtai un promeneur qui m'avait surpris dans cet embarras.—Le Cirque, monsieur ?—Le voici ; vous y êtes. Nos pieds sont à peu près au sommet de l'Amphithéâtre. Voici là-bas le Proscenium.—J'ouvre de grands yeux et je découvre enfin que le terrain, sous ses herbes, dessine assez confusément les formes des objets en question. Je défie un voyageur non prévenu de distinguer ce théâtre d'un four à chaux. Je m'en allai un peu confus. Heureusement, pensai-je, il me reste à voir le temple d'Apollon. Je demande le chemin du temple d'Apollon.—Monsieur, au bout de cette rue.—J'arrive au bout de la rue.—Monsieur, c'est au fond d'un jardin.—J'entre dans le jardin, j'attends un homme qui me conduira. En attendant, je cherche et ne vois rien. L'homme arrive, il me mène par une allée, puis le long d'un mur, puis se tourne à moi en disant :—Voilà ! Je regarde cet homme avec surprise ; il me montre alors de la main un plateau de briques incrusté dans un mur de construction récente.—Voyez, monsieur, dit-il, le propriétaire, en construisant son mur, n'a pas voulu, par respect, faire disparaître ces vestiges. C'est ce qu'on appelle le temple d'Apollon. Il est vrai qu'il en reste assez peu de chose, mais les savants n'en vident pas moins de toutes parts l'admirer.—Je remerciai le circonvoyeur et m'en allai fort décidé à diminuer, autant qu'il serait en mon pouvoir, le nombre des empreintes qui tiennent à voir ce temple. N'oublions pas que les citoyens d'Autun voisins de ces monuments entreprennent de vendre aux étrangers de gros vilains sous vertégrisés sous prétexte qu'on y voit les têtes de Vespasien ou de Commode ; j'affirme qu'on n'y voit rien du tout.

Je quitte Autun le lendemain ; j'arrive le soir à Châlons, où je soupe sobriement avec trois religieux qui se rencontrent avec moi dans le désir de ne point paraître à table d'hôte. Le bateau me descendit à Lyon, dans la matinée suivante. A Lyon, on commença de respirer je ne sais quel air enivrant qui souffle des Alpes, et qui vous apporte comme un parfum des plaines de l'Italie. Je me hâtai d'arrêter une place pour Chambéry, précipitant mon voyage à mesure que j'approchais des pays désirés. La nature, la religion, les lettres ont consacré cette contrée, magnifiquement située entre la France, la Suisse et l'Italie. Les Alpes la couvrent de beautés uniques et à jamais célébrées. Saint François de Sales l'a remplie de ses éclatantes vertus et de ses plus vifs souvenirs ; enfin, sans parler des écrivains qu'elle a produits, elle a vu déjà cités, il faut encore ici nommer le saint évêque de Genève, l'un des plus grands et des plus fins esprits que le monde ignore, le clairant Xavier et l'illustre Joseph de Maistre, son frère, dont il est assez curieux d'examiner la gloire et l'autorité grandissante dans le mouvement de ce siècle. Les souvenirs religieux de la Savoie suffiraient à faire un beau livre, et je crois pouvoir déjà l'annoncer au public comme prêt à partir d'une plume que les lecteurs chrétiens ont appris à chérir.

La route de Lyon à Chambéry, ou du moins jusqu'à Pont-Beauvoisin, est toujours verte, riante et sent déjà son Italie ; les vignes y courent en feston d'arbre à l'autre, les églises et les bâtiments d'importance commencent à se barbouiller de peintures monumentales. J'avoue qu'il me prit envie de rira la première fois que je vis la pauvre façade d'une église de village, déguisée de huit superbes colonnes et d'un magnifique fronton, tout uniment peints sur le plâtre de la maçonnerie. J' imagine que les festons de ce pays-là se composent de pâtés de cartons et de fruits enluminés, comme cela se pratique au théâtre.

Pont-Beauvoisin est un bonn pittoresque, coupé en deux par une rivière qu'on a prise pour ligne de démarcation entre la Sardaigne et la France. Le milieu du pont, orné d'une croix de fer, marque la limite précise des deux Etats ; d'une part brille le schako du soldat français, de l'autre paraît l'uniforme sévère du fantassin sardo. La douane sardo me parut scrupuleuse, tout autant que la nôtre le peut paraître aux voyageurs qui rentrent en France au lieu d'en sortir. La diligence s'arrête dans la partie du bourg qui appartient aux Etats sardes, car ces habitants d'une même cité sont de nations diverses, ce qui produit, m'a-t-on dit, des opinions, des mœurs et des usages tout-à-fait différents. Là nous fîmes fort curieusement examinés et même fouillés. Après quoi, profitant d'une heure de halte, je crus pouvoir retourner sur le pont, pour y contempler les paysages alpestres que j'avais pu entrevoir en passant. En effet, la petite rivière enfile le